

Compte rendu

Ouvrage recensé :

DAWSON, James Doyne. *The Origins of Western Warfare, Militarism and Morality in the Ancient World*. Boulder, Westview Press, 1996, 240 p.

par André Brigot

Études internationales, vol. 29, n° 1, 1998, p. 154-156.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/703849ar>

DOI: 10.7202/703849ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

classique, mais un mélange détonant d'ultranationalisme xénophobe et de totalitarisme étatique. Le canevas de Braun donne à sa description des événements un relief qui en assure une meilleure compréhension.

Tel n'est pas dans l'ensemble le cas des chapitres consacrés aux pays occidentaux. Ils restent très descriptifs, fournissant néanmoins un bon aperçu des divers groupes et de leurs activités, ainsi que des réactions des pouvoirs publics. Les thèmes dominants portent sur l'immigration comme facteur de cristallisation des tendances xénophobes et racistes des populations, tendances qu'exploitent les mouvements et partis d'extrême-droite. Une place importante est consacrée aussi à l'antisémitisme. Le lecteur peu informé risque de résumer sa lecture des descriptions présentées dans les chapitres 4 à 6 sur les quatre pays occidentaux en collant l'étiquette de néo-fascisme aux divers mouvements d'extrême-droite. Certes, en surface apparaissent des chevauchements notamment dans le recours à une même symbolique. Par contre, une analyse de la spécificité du fascisme italien et du national-socialisme allemand aurait permis d'introduire des distinctions indispensables, quoi qu'en pense Eva Braun en début de chapitre 7, au sein de la nébuleuse de l'extrême-droite. Il serait ainsi apparu, par exemple, que le Front National de Le Pen se rattache plutôt à la tradition des Ligues apparues en France à la fin du 19^e siècle qu'au fascisme ou au nazisme. Autre problème: la xénophobie et l'antisémitisme font partie d'une longue tradition; dans quelle mesure les manifestations contemporaines de ces deux tendances sont-elles des expressions d'adhésion

à l'extrême-droite? Certains des auteurs du livre se sont à juste titre posé la question.

Pour conclure, disons que le livre sous revue nous informe généralement bien sur l'existence et les activités des nombreux groupes méritant l'étiquette d'extrême-droite. Pouvait-il aller beaucoup plus loin en 250 pages?

André Lux

*Département de sociologie
Université Laval, Québec*

The Origins of Western Warfare, Militarism and Morality in the Ancient World.

*DAWSON, James Doayne. Boulder,
Westview Press, 1996, 240 p.*

Le titre de l'ouvrage laisse un peu dans l'ombre deux caractéristiques. D'une part, il s'agit d'une étude sur les conceptions de la guerre depuis les sociétés primitives, essentiellement en Grèce et à Rome, et jusqu'à la société médiévale européenne. D'autre part, ces quatre parties sont traitées, surtout pour la Grèce et Rome selon des catégories de réflexion très contemporaines: la conduite de la guerre, l'éthique de la guerre; son rapport à la « raison d'État », et enfin ses liens avec la constitution politique des États.

Dans son introduction, l'auteur annonce sa volonté de rapprocher les réflexions des pacifistes et celles des militaires sur le phénomène guerre, autour de trois thèmes: la question morale: la guerre comme instrument de justice humaine et divine; la question internationale: la guerre comme instrument de politique étrangère et la « raison d'État »; enfin la guerre comme instrument constituant d'une

politique intérieure, renforcement d'une solidarité sociale.

La première partie s'efforce d'appliquer cette grille aux connaissances que nous avons des sociétés primitives. Tout en soulignant les limites, l'auteur y discerne les éléments rattachables aux valeurs politiques guerrières, martiales ou même masculines, et ceux qui expliquent la guerre par la compétition pour des ressources économiques. D'où deux séries d'interprétations que l'auteur rapproche de deux écoles anthropologiques qui poursuivent l'opposition entre Hobbes et Rousseau. Les nouveaux hobbesiens, les « sociobiologistes », privilégient des interprétations des sociétés primitives où de petites bandes se défendent d'abord contre des prédateurs, puis avec la prise de conscience des avantages que peuvent procurer les comportements violents, organisent progressivement des forces contre d'autres bandes de la même espèce et organisent un pouvoir et une domination internes.

À l'inverse, les nouveaux rousseauistes ou « écologistes culturalistes » soutiennent, selon le titre d'un article de 1940 de M. Mead que : « La guerre est une invention et non une nécessité biologique ». Critiquant l'une et l'autre de ces théories, l'auteur propose un « darwinisme culturaliste » ou une « anthropologie évolutionniste » qui tiennent compte de l'évolution des cultures par adaptation progressive, éloignées à la fois de la sauvagerie hobbesienne et de l'hypothèse d'un pacifisme originel. L'apparition de la chefferie, des États et des Empires deviennent alors centrales dans les grandes étapes de la préhistoire. Néanmoins ces origines de la guerre dans

les sociétés primitives restent objets de débats et surtout d'amélioration des connaissances, comme d'ailleurs l'art de la guerre dans les sociétés asiatiques anciennes ou même dans les anciennes religions, résumées en quelques pages.

La seconde partie, sur la guerre dans la Grèce ancienne est évidemment beaucoup plus assurée. Un premier chapitre sur la « voie grecque de la guerre » souligne la proximité des formes les plus anciennes de la guerre en Grèce avec celles des sociétés primitives, peut-être due au caractère « décentralisé » de l'organisation politique. Après avoir rappelé les formes connues (idéologie hoplite), c'est à travers les textes classiques que sont examinées les représentations de la guerre, les notions de « sea power » et de stratégie, ainsi que la révolution militaire de la fin du cinquième siècle. Les considérations sur l'éthique de la guerre : hégémonie, expansion (panhellenic crusade) et enfin les théories morales de l'histoire (Hérodote) introduisent aux réflexions des classiques sur ce que l'auteur appelle, sans craindre l'anachronisme, la « raison d'État », « la guerre comme instrument rationnel et efficace de la politique », les thèses des sophistes, les notions du juste et de l'avantageux, et surtout les historiens dont la « théorie réaliste de l'histoire » avec Thucydide et son héritage, longuement commenté. Le rôle de la guerre dans la constitution des entités politiques de la Grèce antique achève cette partie, qui souligne le caractère essentiellement défensif du système hoplitique avant de rappeler les analyses de Polybe sur les causes de la croissance et du déclin de la Grèce antique.

La troisième partie est consacrée à Rome. Le même découpage des chapitres permet donc de suivre tout d'abord « la voie romaine de la guerre », à travers les causes des premières guerres menées par Rome, l'importance de la religion dans leur légitimation, y compris pour les conquêtes et la définition des frontières. Les considérations éthiques sur les guerres romaines touchent elles aussi la question de la guerre juste et de l'impérialisme à la fin de la République, puis sous le principat, sans jamais entraver les conquêtes. Les « courants anti-impérialistes », tels qu'on peut les saisir à travers les textes restent limités, les considérations les plus intéressantes venant plutôt de la poursuite du thème de la croissance et du déclin des empires, tel que l'avaient initié les auteurs grecs. Les stoïques, Horace, développent en particulier les risques que l'ambition et la recherche démesurée de richesses font peser sur les États. Ces auteurs seront repris à la Renaissance, notamment par Érasme dans « La plainte de la paix ». La rhétorique guerrière dominante change avec l'époque des Antonins où une « mentalité défensive rejette implicitement l'idée d'expansion militaire ». En ce qui concerne les analyses ou la philosophie politiques de la guerre, la « raison d'État », le thème de la ruse ou de la tricherie, repris des exemples grecs donne lieu à quelques débats. Mais c'est l'historiographie, sa nécessité, son utilité pour développer les stratégies et les stratagèmes des romains qui sont les plus présents dans les textes cités. De véritables « Art de la guerre » apparaissent, et c'est sur l'exemple du Flavius Vegetus Renatus *Epitoma Rei Militaris* que l'auteur conclut son cha-

pitre sur la guerre dans la constitution de Rome.

La dernière et quatrième partie consacrée à la guerre dans la pensée médiévale est beaucoup plus brève. La tradition byzantine et une présentation rapide de l'œuvre de Saint Augustin conduisent à une présentation de la doctrine de la guerre juste. Un dernier et court chapitre consacré à la Renaissance rappelle les idées de Machiavel, la redécouverte d'Aristote et les réflexions que suscite la question de l'esclavage, et enfin la relecture des Évangiles notamment par Érasme.

Ce sont donc essentiellement les considérations concernant la guerre dans les sociétés primitives, mais surtout en Grèce et à Rome qui retiendront le lecteur. L'abondance des citations des classiques et la présentation de leur pensée selon des catégories actuelles font la richesse de ce livre où l'on trouvera les éléments historiques nécessaires à une réflexion sur la place de la guerre et du facteur militaire dans les sociétés politiques.

André BRIGOT

EHESS, Paris

Post-Communism. An Introduction.

HOLMES, Leslie. *Durham, NC, Duke University Press, 1997, xii et 384 p.*

L'Occident accueille la chute du communisme en Europe de l'Est et en Union soviétique avec une joie peu dissimulée. Cet événement qui prit le monde par surprise signala non seulement la fin d'un système bipolaire caractérisé par un dangereux affrontement militaire et nucléaire, mais avant tout la victoire des idéaux